

Saint Antoine Daniel

Lorenzo Cadieux, s.j. et Adrien Pouliot, s.j.

Volume 2, numéro 2, septembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801449ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801449ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadieux, L. & Pouliot, A. (1948). Saint Antoine Daniel. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(2), 185–193. <https://doi.org/10.7202/801449ar>

SAINT ANTOINE DANIEL

La Relation de ce qui s'est passé en la mission des Pères de la Compagnie de Jésus aux Hurons, pays de la Nouvelle France, ès années 1648 et 1649 s'ouvre sur une page émouvante: c'est la lettre d'envoi du Père Paul Ragueneau à son supérieur de Québec, le Père Jérôme Lalemant:

Cette Relation que j'adresse à votre Révérence, lui fera voir les progrès de la foi sur ces peuples, plus notables que jamais ils n'avaient été par le passé, et ensuite la désolation de ces pays dans le temps que le christianisme y a paru avec plus d'éclat... Nous voyons l'ouvrage de nos mains dissipé, ou plutôt l'ouvrage de la main de Dieu seul: quantité d'églises naissantes, qui portent sur elles-mêmes la vraie marque du christianisme, je veux dire la croix de Jésus-Christ; un grand nombre de nos chrétiens qui ont passé par le fil de l'épée; les autres qui ont souffert et les feux et les flammes: des hommes, des femmes et des enfants; et ceux qui ont échappé au fléau de la guerre, contraints d'abandonner leurs biens, leurs maisons, leur pays, et d'aller mourir dans les bois de misère et de faim, pour fuir une mort plus cruelle. Ce nous est un bonheur qu'une partie de cette croix vraiment pesante soit à nous-mêmes notre partage; que nous ayons vu de nos frères y répandre leur sang et y endurer des tourments, dont la cause les pourra bien faire passer quelque jour pour martyrs; qu'il n'y en ait pas un de nous qui ne puisse espérer les suivre au milieu des brasiers ardents où ils ont été consumés...

Les années 1948 et 1949, en campant sous nos yeux des humains de cette trempe surnaturelle, évoquent l'un des plus stimulants tricentennaires de notre histoire.

C'est surtout l'an prochain que la nation entière, penchée sur ses annales, relira d'un cœur unanime l'épopée des cinq apôtres qui versèrent leur sang en terre canadienne: Antoine Daniel, Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Charles Garnier, Noël Chabanel.

Cette orientation générale des esprits et des cœurs vers une méditation profonde et efficace ne se réalisera que par une longue préparation spirituelle, matérielle et intellectuelle.

Dans la création de l'atmosphère historique indispensable au troisième centenaire, nos sociétés d'histoire régionale auront à jouer, chacune dans sa sphère, un rôle de premier plan.

Nos cinq Martyrs sont, par le lieu même de leur immolation, des gloires particulièrement ontariennes. C'est pourquoi la Société Historique du Nouvel-Ontario croit utile, par l'entremise de la REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE, d'offrir à ses sœurs un raccourci de ce que nous livrent les Relations sur *saint Antoine Daniel*, le premier d'entre eux à donner sa vie en terre huronne¹.

* * *

Saint Antoine Daniel naquit à Dieppe le 27 mai 1601, d'une famille de marins. Il étudia d'abord la philosophie et le droit, puis, le 1er octobre 1621, âgé de vingt ans, entra chez les Jésuites, à Rouen.

Du noviciat il passe au Collège, dans la même ville. Il y enseigne pendant quatre ans (1623-1627), puis se rend à Paris, pour suivre les cours de théologie (1627-1630). En 1631, il est professeur d'humanités au Collège d'Eu. Il y rencontre le Père de Brébeuf, revenu en France après la prise de Québec par les Kirke.

L'année suivante, le Père Antoine Daniel s'embarque pour Dieppe, sur un vaisseau commandé par son frère, Charles. Celui-ci retournait au Cap-Breton, où il s'était illustré, trois ans plus tôt, en délogeant l'Écossais James Stuart. Le Père Daniel ne resta que peu de temps à Sainte-Anne du Cap-Breton. En mai 1633, il montait à bord du navire de M. de Champlain, qui faisait voile vers Québec.

En attendant le départ pour la grande aventure au pays des Hurons, il s'occupe à desservir la chapelle de Notre-Dame de Recou-

1. Les pages qui suivent sont extraites — passim — de deux brochures toutes récentes publiées par la Société historique du Nouvel-Ontario: *Gloires Ontariennes I*: saint Jean de Brébeuf et saint Gabriel Lalemant; *Gloires Ontariennes II*: saint Antoine Daniel, saint Charles Garnier, saint Noël Chabanel. Dans ces deux cahiers illustrés, de 48 pages chacun, on trouvera les principaux textes des Relations relatifs à nos Saints Martyrs. On peut se les procurer au Collège du Sacré-Cœur, à Sudbury.

vance, que Champlain a fait bâtir, dès son arrivée, en reconnaissance de la restitution du Canada à la France.

En juillet 1634, les Pères de Brébeuf, Davost et Daniel trouvaient place dans les canots des Hurons, venus aux Trois-Rivières pour la traite des fourrures. Mais on leur fit payer cher leur voyage. Ils durent s'engager à pagayer et à transporter leurs propres bagages. Voyage pénible à l'extrême pour des hommes inaccoutumés à ce genre de vie. Le Père Daniel faillit laisser ses os en chemin. Monté dans un chétif canot, avec trois sauvages maussades et négligents, il fut presque abandonné par eux sur l'Île-aux-Allumettes. Un capitaine, qui l'avait connu l'été précédent, le prit dans son embarcation.

On connaît le trajet: le fleuve jusqu'à Montréal, la rivière Ottawa, le lac Nipissing, la rivière des Français, la baie Georgienne. « Ils ont trois cents lieues à faire, dans des chemins qui font horreur », écrit le P. Lejeune (Relation de 1634).

Des deux difficultés ordinaires, rapporté à son tour Jean de Brébeuf lui-même (Relation de 1635), la première est celle des sauts et portages: toutes les rivières de ce pays en sont pleines, notamment la rivière de Saint-Laurent, depuis qu'on a passé celle des Prairies... Or quand on approche de ces chutes ou torrents, il faut mettre pied à terre, et porter au col, à travers les bois ou sur de hautes et fâcheuses roches, tous les paquets et les canots mêmes... Nous avons porté trente-cinq fois et traîné pour le moins cinquante.

La deuxième difficulté ordinaire est pour le vivre. Souvent il faut jeûner, chaque fois que nos guides ne retrouvent pas les caches faites *ça* et là en descendant. Et quand ils les retrouvent, on ne laisse pas d'avoir bon appétit après s'y être traité: car le manger ordinaire [deux fois le jour seulement au lever et au coucher] c'est un peu de blé d'Inde dans de l'eau pure. Il faut coucher sur la terre nue ou sur quelque grosse roche, sentir incessamment la sueur âcre des Sauvages recrus, marcher dans les eaux, les fanges, l'embarras et l'obscurité des forêts, où les piqûres d'une multitude infinie de mousquilles et de cousins vous importunent fort.

Ces difficultés ordinaires nous ont été communes avec tous ceux qui viennent en ce pays. Mais en notre voyage nous en avons eu tous d'extraordinaires [dus à la maladie des guides]. D'abord, — vingt-neuf jours sur trente — il nous a

fallu continuellement ramé ni plus ni moins que les Sauvages, de sorte que je n'avais le loisir de réciter mon bréviaire qu'à la couchée, lorsque j'aurais eu plus besoin de repos que de travail. Puis nous dûmes nous aussi, dans les portages, transporter les paquets...

J'étais déjà venu aux Hurons, une autre fois (en 1626), mais je n'avais point manié l'aviron, ni porté de fardeaux. Mais cette fois-ci il nous a fallu tous commencer par ces expériences à porter la Croix que Notre-Seigneur nous présente pour son honneur et pour le salut de ces pauvres barbares. Certes, je me suis trouvé parfois si las que le corps n'en pouvait plus. Mais d'ailleurs mon âme ressentait de très grands contentements, considérant que je souffrais pour Dieu. Nul ne le sait, s'il ne l'expérimente.

Les trois Pères arrivèrent au pays des Hurons dans les premiers jours d'août. Le premier devoir du Père Daniel fut de s'initier à la langue huronne. Il l'apprit avec un tel succès qu'il put bientôt rythmer le « Notre Père » :

Au commencement [de nos catéchismes], nous chantons à genoux le *Pater Noster*, réduit en vers hurons. Le Père Daniel, comme auteur de cela, chante un couplet tout seul, et puis nous le rechantons tous ensemble, et ceux d'entre les Hurons, principalement les petits enfants, qui le savent déjà, prennent plaisir de le chanter avec nous, et les autres d'écouter... (Relation de 1635).

Le Père Le Jeune avait décidé de commencer à Québec un séminaire, où l'on élèverait à la française de jeunes Hurons, pour en faire des catéchistes auprès des sauvages. Au printemps de 1636, le Père de Brébeuf et ses compagnons en choisirent « une douzaine, fort gentils ». Le Père Daniel fut désigné « pour avoir soin de ces jeunes plantes ». Le départ devait s'effectuer le 22 juillet. Hélas! on avait compté sans l'attachement des mères à leurs enfants: sur les douze, trois seulement prirent place dans les canots.

Le 3 août, le Père Daniel croisait le canot qui amenait en Huronie les Pères Chastelain et Garnier. Forcé de s'arrêter quelques jours à l'Île-aux-Allumettes, il dépêche au Père Le Jeune un courrier, pour l'aviser, ainsi que le gouverneur, de son arrivée prochaine. Sa lettre

arrive aux Trois-Rivières le jour de l'Assomption. Elle était ainsi datée:

De l'Isle, ce septième d'août, à la lueur d'une écorce brûlante: ce sont les chandelles et les flambeaux du pays.

Le 19 août, Daniel atteignait les Trois-Rivières. Dans quel état!

A la vue du Père Daniel, notre cœur s'attendrit: il avait la face toute gaie et joyeuse, mais toute défaite; il était pieds nus, l'aviron à la main, couvert d'une méchante soutane, son bréviaire pendu au cou, sa chemise pourrie sur le dos... (Relation de 1636).

Dès l'arrivée aux Trois-Rivières, deux des trois enfants fléchirent et furent ramenés en Huronie par leurs parents. Seul, Statouta, plus âgé que les autres, demeura constant dans sa résolution de s'instruire et fidèle à sa promesse de suivre le Père. On descendit à Québec. Grâce à l'arrivée inopinée de trois nouvelles recrues, amenées des Trois-Rivières par Jean Nicolet, cinq élèves constituèrent, avec le Père Daniel, les assises du séminaire huron, établi en la résidence de Notre-Dame des Anges.

« Qui loge son contentement ailleurs qu'en la sainte Croix, continue le narrateur de ces difficiles débuts (Relation de 1637), ne sera pas longtemps sans tristesse. » L'un des enfants, d'humeur peu sociable, s'en retourne en son pays; deux autres — des âmes d'élite, celles-là, parmi lesquelles Statouta — sont emportés par la maladie, faute d'avoir trop peu modéré leur faim.

Voilà les deux yeux de notre Séminaire éteints en peu de temps, les deux colonnes renversées. Car incontestablement ils étaient doués de très belles qualités pour des Sauvages. Adorant les conseils de Dieu, dans lesquels nous ne voyions goutte, le Père Daniel entre autres les secourait et veillait si assidûment qu'il en tomba malade, dans une si grande maladie, qu'on croyait quasi que le maître mourrait avec ses écoliers. Notre-Seigneur nous le rendit, pour gouverner les autres, qui ont eu quelques légères maladies, mais, Dieu merci, sont maintenant en bonne santé. (Relation de 1637).

Les deux séminaristes survivants ne furent pas longtemps appliqués aux études. En 1637, la mission huronne, en butte à une sa-

tanique levée de boucliers, passe par une crise vitale: tous les missionnaires s'attendent à mourir. Monsieur de Montmagny décide d'envoyer sur place, dès le printemps suivant, des enquêteurs. Mais était-ce sage, s'il s'agissait d'une guerre déclarée, d'exposer au massacre d'autres Français? Nos deux séminaristes — ils s'appelaient Joseph et Armand — s'offrirent comme ambassadeurs. Le gouverneur les accepte; il les équipe; il leur adjoint un jeune Français courageux; et, pour protéger l'ascétisme encore neuf de ses deux élèves, pour les ramener à Québec, au cas d'une ruine totale de la mission, le Père Daniel part avec eux.

Deux incidents fâcheux marquèrent le voyage: Armand faillit périr en voulant rattraper la chapelle du missionnaire, qui sombrait dans les flots; le Père Daniel lui-même, épuisé par une longue marche, pensa mourir, près de l'Île-aux-Allumettes.

Ayant rencontré, un peu plus haut, des parents et des amis du séminariste Joseph, qui descendaient à Québec, le Père Daniel crut sage de leur confier ce néophyte, afin qu'il s'affirmât davantage en sa foi, par une autre année à Notre-Dame des Anges.

Les trois envoyés du gouverneur — le Père Daniel, le Français, le Huron Armand — atteignirent Ossossané le 9 juillet.

Dieu sait quel contentement reçurent nos Pères à cette entrevue: ils se consolait tous comme des gens retirés du tombeau... Ils furent bien étonnés de voir le comportement de notre séminariste: ce jeune homme, s'était retiré dans sa bourgade, devient prédicateur: il loue notre foi, dit mille biens de la libéralité des Français, crie partout que nous sommes les Pères de tous ces peuples, que nous leur venons annoncer des paroles de vie; il ne peut souffrir qu'on nous soupçonne d'avoir causé leurs maladies; la honte naturelle aux jeunes Sauvages devant les vieillards est bannie de son cœur; la foi le rend hardi comme un lion; ses gens l'écoutent, admirent ses discours, quittent petit à petit les pensées noires qu'ils avaient prises contre nous... Que le ciel donne à jamais des bénédictions à ceux qui ont soutenu et qui soutiennent le séminaire des Sauvages. (Relation de 1638).

Jusqu'à son martyre, le Père Daniel ne quittera plus la Huronie. Il fut deux ans à Ossossané², puis, en 1640, il fut désigné avec le Père

2. Gros bourg indien et centre missionnaire, de 1634 à 1638, Ossossané était situé sur les bords de la baie Nottawasaga, près de Balm Beach.

Le Moynes, pour fonder la mission Saint-Jean-Baptiste, chez les Aren-daronons, peuplade qui vivait à Cahigué (près de Hawkestone), sur les bords du lac Ouentaron (lac Simcoe), à quinze milles au sud de la ville actuelle d'Orillia. Beau champ d'apostolat, où, pendant six ans, tous deux acclimatèrent leurs ouailles aux vertus d'humilité et de charité.

La tempête iroquoise vint briser l'essor de cette nouvelle chrétienté: la mission Saint-Jean-Baptiste, trop exposée, fut abandonnée. Au printemps de 1647, le Père Daniel se replia dans le bourg Saint-Joseph³.

Les années 1647 et 1648 se passèrent en alarmes. Le Père Daniel était sur le qui-vive. Mais la mort pouvait venir; elle ne le surprendrait pas.

Vers la mi-juin 1648, l'apôtre monta faire sa retraite au Fort Sainte-Marie. Il en sortit tout enflammé du désir de répandre son sang pour les âmes. Le 2 juillet, il quitte ses confrères de Sainte-Marie; le lendemain, il est de retour à Saint-Joseph.

Le 4 juillet au matin, pendant qu'il offre le saint sacrifice, des clameurs effrayantes signalent l'arrivée des Iroquois. Le Père Daniel finit sa messe.

Il était encore dans ses habits sacerdotaux, écrit Marie de l'Incarnation, lorsqu'il entendit le tumulte des ennemis, et sans se donner le loisir de quitter son aube, il court de cabane en cabane et cherche les malades...⁴

3. A l'est de Hillsdale. Sous la direction du R.P. J.-S. McGivern, S.J., M.B.E., du scolasticat de Toronto, et de M. W. W. Jury, curateur du Musée d'Archéologie indienne à l'Université de Western, des fouilles méthodiques ont été entreprises le 1er août 1947, sur les deux terrains, distants de deux milles l'un de l'autre, proposés tous deux comme le site de l'ancienne mission St-Joseph (Téanaustayé). A cause de l'exiguïté de l'emplacement et de l'absence de tout vestige français, le premier terrain que prônèrent, avec quelque hésitation, le Père Félix Martin, en 1855, puis le P. Arthur Jones, S.J., M.S.R.C., en 1903, a été mis de côté; le second, au contraire, donne de solides garanties qu'on se trouve vraiment en présence de la mission St-Joseph. Mais les recherches continuent. Voir *THE CANADIAN REGISTER*, édition de Kingston, 27 septembre 1947.

4. *Ecrits spirituels et historiques*, éd. JAMET, t. IV. On représente ordinairement saint Antoine Daniel revêtu, soit de tous les vêtements sacerdotaux, soit d'un surplis et d'une étole. Le texte de Marie de l'Incarnation donne, on le voit, des précisions. D'ailleurs, il est tout naturel que, la messe finie, le missionnaire ait enlevé à la hâte sa chasuble et son manipule — vêtements propres à la messe et qui, en outre, l'auraient embarrassé dans sa course aux malades — et n'ait gardé que l'aube avec l'étole, vêtements moins encombrants et parfaitement séants pour son ministère de baptême et de confession.

Il parle avec tant d'ardeur qu'il stimule les courages, en même temps qu'il élève les esprits vers Dieu. Plusieurs sauvages, jusque-là indifférents, demandent à se faire chrétiens et le Père leur confère le baptême. Il revient à son église, qu'il trouve pleine d'Indiens. Les Iroquois sont vainqueurs partout. Le Père s'écrie :

Fuyez, mes frères, et portez avec vous votre foi jusqu'au dernier sacrifice. Pour moi, je dois mourir ici, tant que j'y verrai quelque âme à gagner au ciel (Relation de 1648-1649).

Puis, il s'avance seul à la rencontre des ennemis. A la vue soudaine du missionnaire en robe blanche, les Iroquois — qui ne connaissaient que la robe noire — s'arrêtent déconcertés. Ils hésitent. Mais, retrouvant bientôt leur haine infernale, ils le percent de flèches, ils l'abattent d'un coup d'arquebuse, puis, ayant mis le feu à l'église, ils jettent son corps au milieu du brasier.

Il y avait quatorze ans que ce bon Père travaillait en cette mission des Hurons avec un soin infatigable, un courage généreux dans les entreprises, une patience insurmontable, une douceur inaltérable, et avec une charité qui savait tout excuser, tout supporter et tout aimer. Son humilité était sincère, son obéissance entière, et toujours prête à tout pâtir et à tout faire. Son zèle l'a accompagné jusqu'à la mort, qui ne l'a pas surpris au dépourvu, quoiqu'elle ait été bien subite; car il portait toujours son âme entre ses mains, y ayant plus de neuf ans qu'il demeurait dans les places les plus frontières de ce pays et dans les missions les plus exposées à l'ennemi, attendant avec espérance et amour le bonheur de la mort qui lui est échue en partage... (Ibid.)

C'est le premier de notre Compagnie qui soit mort en cette mission des Hurons... Ce bon père apparut après sa mort à un des nôtres (le Père Chaumonot) par deux diverses fois. En l'une, il se fit voir en état de gloire, portant le visage d'un homme d'environ trente ans, quoiqu'il soit mort à l'âge de quarante-huit. La plus forte pensée de celui auquel il apparut fut de lui demander comment la divine Bonté avait permis que le corps de son serviteur fut traité indignement après sa mort, et tellement réduit en poudre que nous n'eussions même pas eu le bonheur d'en pouvoir recueillir les cendres. « *Magnus Dominus et laudabilis nimis* » répondit-il, oui, Dieu est grand et adorable à tout jamais: il a jeté les yeux sur les opprobres

de son serviteur, et afin de les récompenser en Dieu, grand comme il est, il m'a donné quantité d'âmes qui étaient dans le Purgatoire, lesquelles ont accompagné mon entrée et mon triomphe dans le ciel.

Une autre fois, il fut vu comme assistant à une assemblée que nous tenions touchant les moyens d'avancer la foi en ces pays. Et alors il apparaissait nous fortifier de son courage, nous remplir de ses lumières et de l'esprit de Dieu dont il était tout investi... (Ibid.).

* * *

Le 4 juillet de cette année, une célébration relativement humble a commémoré, dans les différents sanctuaires des Saints Martyrs, l'immolation généreuse de saint Antoine Daniel. A l'an prochain les grandes démonstrations! Mais pour les membres de l'Institut, pour les animateurs de nos sociétés d'histoire régionale, pour tous ceux qui rêvent de faire du troisième centenaire l'école d'héroïsme surnaturel de tout un peuple, l'occasion serait belle d'aller sur place, en pleine Huronie, recueillir mille renseignements précis, parcourir les sentiers qu'ils ont foulés, visiter les lieux qu'ils ont habités, se remplir les yeux et le cœur des horizons qu'ils ont contemplés.

Lorenzo CADIEUX, S.J.

Adrien POULIOT, S.J.

Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.